

LA MORSURE DU SOURIRE

Le fin du fin, c'est de prendre un mauvais genre littéraire, le traiter avec égards, luxueusement, sans pastiche ni parodie faciles, investir sous et sueur dans un objet de lecture exigeant pour une jeunesse "speedée", consommatrice de "fast-satisfaction-now", publier un photoroman donc, "black banlieues", "rythm and blues", risquer le roman pub, friser la BD branchée et s'en sortir très très bien, avec une histoire fin XIX^{ème} siècle, écrite dans les technologies XXI^{ème} puis attendre les premières réactions.

Victoire pour la littérature jeunesse en mal de reconnaissance, les premiers papiers fleuriront dans les revues-photos les plus "clean", dans les magazines très "in". Textes techniques, précis, se préoccupant moins de la jeunesse des lecteurs que de la maturité des écritures, ils livrent une critique avant d'entamer un procès, mettant du coup les commentateurs "jeunesse" qui le demandent au même rang que tous les chroniqueurs de **Photo-Magazine**, **Actuel**, **Le Nouvel Obs**, **Zoom** ou **Libé**. Enfin, un livre qui intéresse d'autres adultes que les parents, les bibliothécaires, les enseignants ou les curés, un texte photogénique quand les photos, elles, sont écrites. Dans la lecture et l'écriture exactement susurre(nt) l'éditeur du **Sourire qui Mord**, l'acteur Christian BRUEL, l'imprésario volubile, éloquent déclamateur et discoureur, rhéteur et phraseur insatiable sur les non-dits de ses bouquins, sur les non-vus de ses images. Mais les enfants, dans tout ça ? Les enfants ? Quand vous partez avec votre magnéto pour interviewer BRUEL, ils trépignent, ils s'excitent, ils hurlent pour vous accompagner : Patrick, ils adorent.

Alors, c'est dans la plus profonde des solitudes que vous vous rendez au rendez-vous. Avant, pendant et après l'entretien vous savez que vous allez vous retrouver dans la situation, cocasse au cinéma, qui vous rend fumasse dans la vie : celle de l'interlocuteur interloqué. C'est fou, ce qu'il a à dire Christian BRUEL de ses livres, c'est fou, en même temps, cet accès de cécité, cette crise de mutisme aiguë qui vous paralysent, vous et vos confrères, délégués pour écrire sur qui parle si bien.

C'est bien fait pour lui si, à part PERROT ou bien ÉPIN, les autres, quand ils aiment le risque, fiélistent ou louent l'ange à souhait sinon ils posent là leurs moignons de questions, recueillant prudemment les réponses qui seront rangées sous le qualificatif le plus amplement élégant pour ces albums-malins et leur concepteur : incontournables. Cette fois-ci, faisons fi du terrorisme intellectuel et foin de la séduction culturelle : la rencontre sera sans merci, la scène est réglé d'avance... mais revenons à nos scorpions, et reprenons depuis le début.

Il nous aura tout fait, Christian BRUEL : après s'être penché sur l'album photo de naissance¹, le voilà qui se jette dans le photoroman pour adolescents². Crise aiguë de populisme, spéculation sur une clientèle de super marché ou vieillissement précoce quand les ardeurs Intempestives se muent en goût tranquille pour la désuétude ?

"Ce livre n'est pas le fait de ma seule fantaisie : j'en partage l'initiative avec le Conseil Général de Seine Saint-Denis, qui me demandait, depuis quelque temps, d'intervenir dans le cadre des écrivains en résidence ce département. L'idée ne me convenait pas malgré l'envie que j'avais de m'associer aux actions entreprises. Il y a eu de nombreuses discussions avant que mon concours prenne la forme de ce livre, au départ prévu pour un public adolescent."

Les adolescents ! Voilà un public fragile si l'on en croit les spécialistes qui s'escriment à les détourner ou les sortir des dangers ambiants tandis que vous les y renvoyez en tournant, de préférence de nuit, des scènes de violence dans un tripot, dans un canard boiteux ou dans une usine de traitement des ordures (le sérieux des Actes de Lecture m'empêchant, de surcroît, de suggérer l'érotisme de certaines pages).

¹ **Mon grand album de bébé**. Christian BRUEL. Anne GALLAUD. Anne BOZELLE. Nicole CLAVELOUX. Éd. Gallimard-Le Sourire qui Mord.

² **La mémoire des scorpions**. Christian BRUEL. Xavier LAMBOURS. Éd. Gallimard-Le Sourire qui Mord.

"Pas du tout ! Ce livre n'est pas morbide ! Je crains pourtant que ce soit plus facile interpréter ainsi cette histoire qui utilise, les transgressant légèrement, les lois du roman photo sans pour autant, comme cela s'est souvent fait, tomber dans la parodie ou respecter une idéologie de fonds et de forme tout fait contestables. Pour se démarquer d'un genre vieillot, tout en s'y référant, nous avons décidé de parler de photoroman non de roman photo. La présence d'un véritable photographe s'est immédiatement imposée : il s'agit de Xavier LAMBOURS, photographe de presse et de portrait."

L'allusion au vrai photographe vous fait modestement taire le rôle de l'écrivain. Et pourtant, Christian BRUCEL, vous avez commis, seul, l'écriture de cet ouvrage de 116 pages et, seul, vous souffrez quand les lecteurs, d'emblée saisis par la beauté du livre, oublient le texte, médusés par la mise en pages de ces images tantôt glacées, tantôt vibrantes, juste animées, presque sonores, comme autosuffisantes.

"C'est vrai que c'est dur de n'entendre parler que des photos alors que le dialogue qui court de la première à la dernière page est si difficile à écrire. Ce dialogue, je l'ai voulu littéraire même si on ne lit jamais : "...dit untel et...répondit machin", ce qui demande, d'entrée de jeu, un effort pour reconnaître qui parle. La lecture exigée est une lecture policière, ce qui n'est pas toujours évident malgré les indices dont est truffé le texte. Je déteste écrire des dialogues et j'ai dû me plier à cette contrainte d'autant plus fortement que mes mots étaient comptés et qu'ignorant encore ce que je devais écrire, je savais déjà en combien de signes cela devait tenir. Mais la contrainte reste féconde en toute occasion même si là, le texte étant calibré, il y a des moments où je me suis senti à l'étroit."

Philippe ABELLARD, le maquettiste, figure au rang d'auteur, comme vous-même et Xavier LAMBOURS : hommage à la maquette qui structure l'histoire. Votre livre donne décidément dans les références populaires : après le roman-feuilleton, c'est la BD qui impose son unité de mesure (la double-page), ses règles de construction (les photos définissent la place du texte), son découpage (l'absence de report d'un paragraphe sur une autre page). De mémoire de nuit de travail, on doit encore se souvenir des négociations entre texte, photo et mise en page.

"On est parti d'un synopsis. Chaque tournage était minutieusement préparé et le photographe savait exactement ce qu'il devait faire. Alors, sur un faux texte, mais toujours en rapport avec l'histoire, les comédiens jouaient et le photographe se déplaçait. Peu de photos sont posées : juste une prise et une seconde par sécurité. Quelle angoisse si les deux sont ratées mais quelle force aussi dans le reportage ! Pour la maquette, c'est vrai, on a travaillé double page par double page : aucune ne se ressemble. On a aéré pour que les photos, comme c'est le cas traditionnellement, ne se bouffent pas les unes les autres, tait plus qu'à mettre du vrai texte, aligné à la demi-ligne la place avait été réservée. Jamais les dialogues ne viennent sur photos, le blanc donne de l'espace et de la respiration."

Tout n'est pas blanc pourtant dans cette histoire. Il y a quelques photos couleur, parsemées comme des indices, et une africaine, et une japonaise : on se croirait dans la pub cette fois, celle des colors of Benetton.

"La couleur est un langage. Ici, les couleurs sont informatisées, rajoutées à la paint box. Les photos ainsi ré-inventées prennent la tête de certains chapitres, marquent des moments forts, créent des émotions. Quant aux deux femmes, c'est une autre histoire."

Parlons justement du récit car on a beau vouloir privilégier la photo, la maquette, le genre et la dérision, pas d'histoire qui tienne : sans sujet, pas d'objet. Alors, c'est l'aventure, cette fois ?

"C'est clair que c'est un renouement avec règles de la littérature romanesque du début siècle, avec ses coups de théâtre, ses rebondissements, ses personnages à double face. La référence au feuilleton est à peine dissimulée. Cependant deux héros sont des héroïnes et les règles mêmes de l'exotisme sont inversées puisque le personnage principal est une japonaise tandis que le secondaire est une mamma africaine. Cela me permettait de faire un travail sur l'archaïsme et le culturel Culture orale et culture écrite s'affrontent puisque de manière intuitive, Marie-Louise, l'Africaine, voudrait combler le vide dû à la perte de mémoire de Mu, la jeune japonaise, par un fonds archaïque très ancien, très humain, alors que Mu, amnésique, résiste par réflexe, et tente de distinguer culture tradition."

Ah ! Ça y est ! Voilà l'embrouille du discours "sur", voilà la mécanique intellectuelle qui calibre le sens, programme les propos, contrôle les libres-émotions ! Faut-il être sorcier, karatéka, origamiste ou Claude-Jean Philippe pour entrer dans cette histoire où le sanscrit côtoie les arts martiaux, les réussites succèdent aux jeux d'échec et les pliages en papier ploient sous le poids des dictons ?

"Vous venez de le dire : il faut être joueur pour être lecteur de ce livre."

Joueur ? Et quand on est perdu jusqu'à la vingtième page et qu'on ne comprend le début qu'après avoir lu le mot "fin" ?

*"Alors, c'est une bonne partie. Mu, l'héroïne, vous a entraîné dans son parcours. Amnésique à la 25^{ème} page, elle met tout le reste du livre à reconstituer le début, qui tient lieu alors de pré-générique. C'est comme au cinéma soit on se sert des informations contenues dans le pré-générique et on les réinvestit dans la suite, soit on les oublie et c'est par un effort mémoire qu'on les reconstruit. **La Mémoire des Scorpions** est un livre de réitération. À chaque lecture, il peut y avoir une construction différente de ce qu'on perçoit. Mais n'est-ce pas ainsi que dans **les Actes de Lecture** vous avez défini la mémoire ? "La mémoire c'est du passé reconstruit en fonction du présent. Mais notre conscience du présent dépend étroitement de notre passé ; par conséquent, la conscience est le présent reconstruit en fonction du passé."³*

Oublié l'intime secret qui scellait les pages des albums du **Sourire qui Mord** ; enfoui le tabou trop vite déterré et brandi comme solution aux problèmes humains. Bien avant d'être aux prises avec leur venin personnel, les individus meurent d'une toxine sociale.

Distillateurs d'impuissance, les puissants s'affairent.

Ce qui se tait c'est le Pouvoir au monde, et ce qui tue c'est l'ignorance. Ceux qui savent secrètent ou bien mentent, ceux qui croient savoir préfèrent vendre du rêve ou bien des peurs. Otages les uns des autres, les maîtres masquent leur incompetence derrière leur corruption. C'est la bêtise qui règne et le reste du monde, sans possibilité de construire, donc sans passé, sans présent et sans avenir, le reste du monde devient amnésique.

Sans mémoire. Mais que la présence du scorpion ne nous égare pas : s'il est le symbole de la permanence, il est aussi celui de la résistance. Pas d'immunologie naturelle contre l'archaïsme qui nous ronge, surtout pas la pureté du désir.

Des livres sont à inventer, fertiles comme les idées, beaux comme les idéaux, tendres comme les idylles.

Et voilà que Christian BRUEL a moins de choses à dire de son livre. Il laisse parler l'écriture qui va toujours plus loin et plus profond que la parole.

Des lecteurs vont pouvoir s'inventer : c'est le pari du Conseil Général de la Seine Saint-Denis et d'un éditeur réputé pour avoir la dent dure et qui revendique l'expression humaine la plus ambiguë : le sourire.

Yvonne CHENOUF

NOUS REMERCIONS LES ÉDITIONS DU **SOURIRE QUI MORD** ET SON RESPONSABLE CHRISTIAN BRUEL DE LEUR SOUCI CONSTANT D'AUGMENTER EN MÊME TEMPS QUE LA QUALITÉ DES LECTURES, CELLES DES LECTEURS.

³ L'invention de la mémoire. Le cerveau : nouvelles données. Israël ROSENFELD. Éd. Estel. (Présentation par Denis RDU CAMBERT in AL n°28, déc.89, p39).